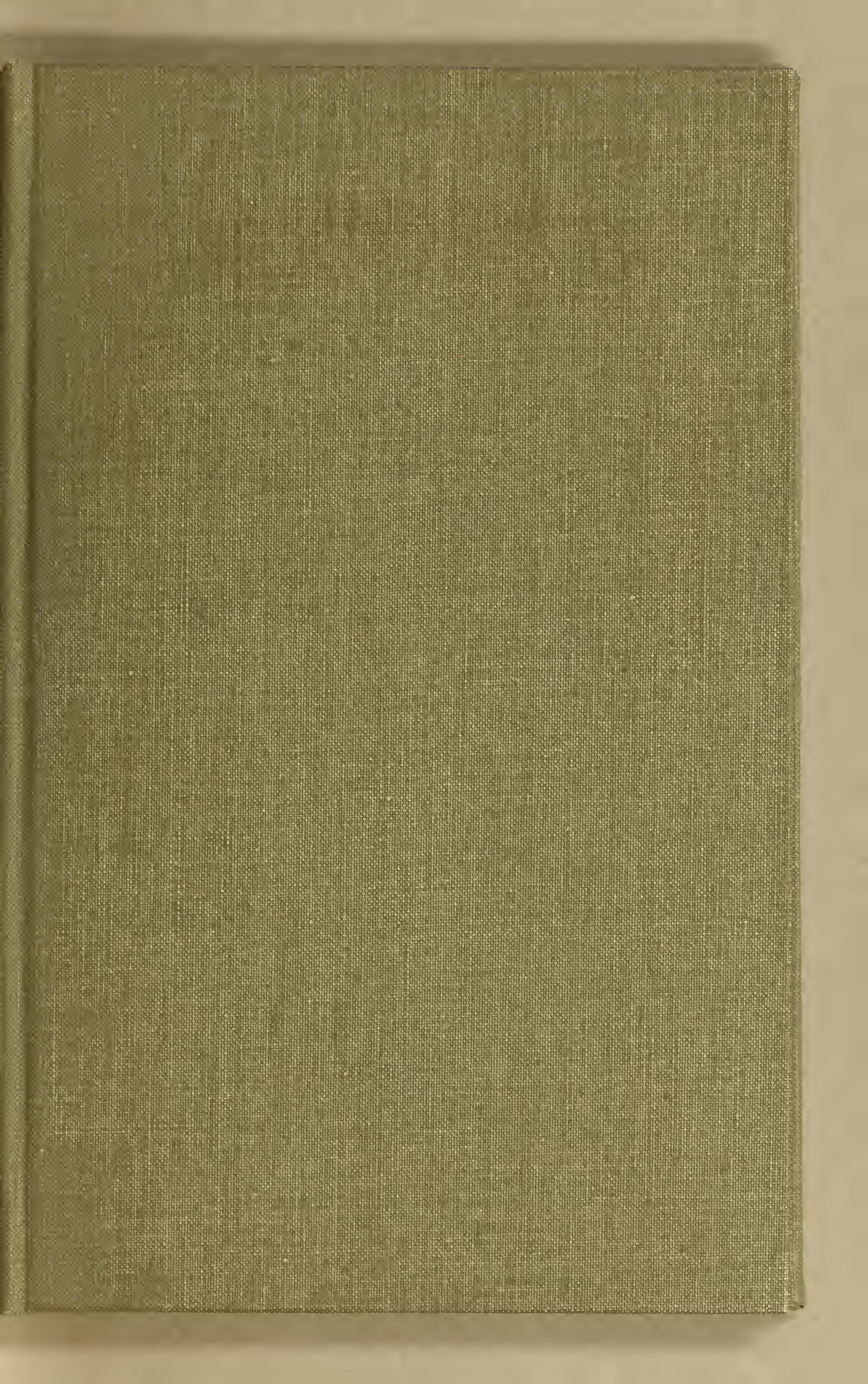


an 8
La mort du Col. Mauduit
ou les Anarchistes au Port au Prince
fait hist. 1 a.

LA MORT
DU
COLONEL MAUDUIT,
OU
LES ANARCHISTES AU PORT-AU-PRINCE;
FAIT HISTORIQUE,

En un Acte, et en Prose.

Par l'Auteur de LA P....E F...E.

L'univers est rempli de leurs nombreux forfaits.

A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, en face de celle des Cordeliers.

AN VIII.

Donné par l'auteur

AVANT-PROPOS.

Ce petit ouvrage, composé en 1792, sur le rapport présenté à l'assemblée législative, et où l'on a recueilli les propres expressions de l'infortuné Mauduit, celles de son ami, M. Germain, du grenadier, victime de son zèle, et du fidèle Domingue, qui périt sur le corps de son maître, a dû successivement être joué sur quatre des principaux théâtres de Paris. Des circonstances en ont toujours empêché la représentation : aujourd'hui même où tout annonce le retour du règne de la justice et des principes, l'auteur, craignant encore ce qui pourrait causer du trouble dans un spectacle, en donnant lieu à l'esprit de parti de se manifester, aime mieux renoncer à l'avantage d'être joué ; il se contente de faire imprimer aujourd'hui sa pièce, persuadé que le fait, qui y est mis en action, et la morale qu'elle renferme, peuvent être fort utiles dans ce moment, en engageant tous les bons citoyens à se rallier autour d'un gouvernement ferme, et qui s'annonce pour être le plus solide appui de la morale, de la justice, et l'ennemi constant de toute espèce de factions.

PERSONNAGES.

LE COLONEL MAUDUIT, commandant le régiment du Port-au-Prince.

M. GERMAIN, officier du régiment, ami du colonel.

DOMINGUE, nègre attaché au colonel.

MILLER, } factieux, étrangers à la colonie.
ROGER, }

Un Caporal, } du régiment du Port-au-Prince.
1er. Grenadier, }
2e. Grenadier, }
3e. Grenadier, }

Un Matelot.

Officiers du régiment d'Artois.

Soldats du régiment d'Artois.

Soldats du régiment du Port-au-Prince.

Habitans, Matelots, Nègres, Mulatres.

Peuple du Port-au-Prince.

Plusieurs femmes séditieuses.

Le Théâtre représente une place publique du Port-au-Prince.

LA MORT
DU
COLONEL MAUDUIT.

SCÈNE PREMIERE.

(On voit sur la place plusieurs soldats et matelots, qui fument : des nègres et négresses leur portent de l'eau-de-vie ; Domingue est avec eux.)

LE PREMIER GRENADIER.

Le régiment qui vient de France est arrivé.

LE CAPORAL.

Le canon l'a annoncé ce matin.

LE SECOND GRENADIER.

Le colonel nous l'a appris à l'exercice : il avait l'air bien content.

LE PREMIER GRENADIER.

Ce sont encore des éloges qu'il va recevoir de l'assemblée nationale.

LE CAPORAL.

Peut-être quelque grace.

LE SECOND GRENADIER.

Pour nous.... Car il ne demande jamais rien pour lui.

LE PREMIER GRENADIER

C'est qu'il est bien sûr d'obtenir, si le mérite est récompensé ! Allons, Domingue, bois à la santé de ton maître.

DOMINGUE

Oui. Maître.... le jour qu'il a acheté moi.... père depuis ; et moi resté son esclave, par mes services... ami, par mes sentimens. Prouver dans l'occasion à maître à moi.

LE PREMIER GRENADIER.

Oh ! nous t'aimons bien aussi.

DOMINGUE.

Heureux, vous autres.... combattre avec lui pour parens, pour bonne patrie.... Domingue rester là.... Travailler à la case.... Point parens, point patrie.

LE SECOND GRENADIER.

Est-ce que tu n'as pas adopté la nôtre ?

DOMINGUE.

Oui, de bon cœur ; mais, vous, blancs, pas vouloir jusqu'ici de nous, pas assez aimer... pas assez estimer nous.... Les regarder comme espèce différente, pas vouloir qu'hommes de couleur soient jamais frères d'hommes blancs... Jamais.... pas juste, çà.... Vin rouge, vin blanc, sont-ils pas bons tous deux ?

LE PREMIER GRENADIER.

Il a ma foi raison.... Mais soyons vrais, mon ami Domingue.... Si vous étiez les plus forts, comme vous êtes les plus nombreux....

DOMINGUE.

Ah ! oui, oui.... peut-être bien.... Passions terribles, vengeances cruelles... Sais, sais cela... Indignes alors, nous, si abuser de la confiance des blancs, si vouloir tout demander, tout obtenir ; plus faire rien.... Ah ! serions bientôt vaincus, bientôt punis avec raison, bientôt plus malheureux qu'esclaves. Hommes méchans et cruels, ceux-là qui nous exciteraient à la révolte, ceux qui mettraient à nous désobéissance au cœur, armes à la main, licence en toutes nos actions, maux affreux, crimes.... Oh ! oui, crimes.... par-tout.... Habitations brûlées, ville détruite, blancs égorgés.... Beaucoup nous ignorans, paresseux, ingrats, féroces.... mais n'être pas ceux-là du même sang, du même pays que Domingue.... Moi désavouer eux, moi les combattre.... moi les tuer, pour défendre bon blanc, qui a payé, nourri et bien traité moi.. Liberté, pas être pain pour tout le monde... Nourriture difficile, faut s'y faire peu-à-peu ; et si plus avoir maître, demain, qui nourrirait nous, qui donnera à nous terre, outils, grains ? Vous être libres, diront-ils ?.... Libres !... oui.... et de quoi ?... de piller, de tuer.... Barbares !... Faut encore mieux laisser, hommes noirs, esclaves, que d'en faire voleurs et assassins.

LE PREMIER GRENADIER.

C'est bien parler, çà.

LE CAPORAL, *avec humeur.*

Eh non, c'est de la raison, çà ; mais ce n'est pas ce qu'on veut.... Çà va trop lentement....

En révolution, mon ami, il faut brusquer, renverser ; sans cela, on n'avance pas.

LE PREMIER GRENADIER.

Ou l'on avance trop.

LE CAPORAL, *comme s'il commandait.*

Marche en avant, marche.... Voilà le mot de l'ordre.

LE PREMIER GRENADIER, *entre ses dents.*

Ou du désordre.

LE CAPORAL.

Domingue, tu n'es pas encore à la hauteur...

DOMINGUE.

Oh ! pas espoir d'y être, s'il faut cesser d'être reconnaissant, tendre, docile....

LE CAPORAL.

Langage d'esclave....

LE PREMIER GRENADIER.

De ses devoirs.

LE CAPORAL, *au premier Grenadier.*

Tu prêches, toi ?

LE PREMIER GRENADIER.

D'exemple.... et c'est ce que je ferai toujours.

LE CAPORAL.

A la bonne heure. Mais encore faut-il se défier.... As-tu lu les journaux qu'on nous a envoyés de France ?... Leur titre seul : l'Ami du Peuple.... le Père Duchesne.... les Hommes Libres.... le....

LE PREMIER GRENADIER.

C'est le miel dont ils entourent les bords du vase, pour faire mieux avaler le poison qu'ils y renferment. Ils ne prêchent que la révolte... Ils m'ont indigné...

LE CAPORAL.

Sarpedié ! Qui faut-il donc croire ?

LE PREMIER GRENADIER.

Sa conscience.

LE CAPORAL.

Donnons toujours à lire à Domingue ce qu'a écrit la société des amis des noirs.... Car, à Paris, il y a une société qui s'occupe de vous... et il faut voir comme....

DOMINGUE.

Hum ! hum ! Moi pas aimer ceux qui se disent de si loin et si haut nos amis ; mais si c'est pour notre bien, pour celui de l'humanité, que bon dieu puisse faire réussir eux ! Si vous, amis à nous, si nous, amis à vous, ce jour-là, ame des noirs s'élever, s'aggrandir, toujours servir blancs, mais d'affection, mais pendant tant d'années.... Plus esclaves, craintifs, tremblans... Serviteurs bons, fidèles... Si être paresseux, désobéissans... punis par lois sévères ; mais, tems expiré, hommes libres, citoyens.... Plus de couleur ; cœur n'en a pas, ni bonnes actions non plus.

LE PREMIER GRENADIER.

C'est bien dit, çà ; et il y a, pardieu, plus d'un blanc qui ne serait pas digne.... Mais voici le colonel.

SCÈNE II.

LE COLONEL MAUDUIT, PEUPLE, SOLDATS, *qui suivent le Colonel;* LES PRÉCÉDENS, *au milieu du peuple. On voit sur le devant du théâtre deux personnages qui vont et viennent dans la foule.*

LE COLONEL, *aux grenadiers.*

UN nouveau régiment arrive; redoublons de zèle, donnons-lui le bon exemple, et montrons comme ici l'on obéit aux lois.

LE PREMIER GRENADIER.

Comme on y sait aimer son chef.

LE COLONEL, *avec affection, lui serrant la main.*

Et comme il connoît bien ses soldats. Je compte sur vous, mes amis; j'espère que le vaisseau nous apportera de nouvelles preuves de la satisfaction de l'Assemblée : secondons ses travaux de toutes nos forces; et, malgré les mers qui nous séparent, faisons voir qu'il ne doit plus y avoir d'intervalle entre la France et les Colonies, quand il s'agit d'établir le règne de la justice et les droits de l'humanité.

LE CAPORAL, *d'un ton décidé.*

Vous savez, mon colonel, avec quelle exactitude nous avons observé les décrets.

LE COLONEL.

Nous en avions fait le serment.

LE CAPORAL.

Et nous le ferons encore.

LE COLONEL.

Il suffit d'une fois, quand on veut le tenir. J'approuve le zèle avec lequel l'homme franc veut s'engager sans cesse par les liens du serment; mais je crains qu'à force de le multiplier, on ne l'avilisse, et qu'un jour.... (1) Mes amis, craignons de nous égarer, évitons les excès, même dans les mouvemens louables. Le patriotisme ne doit pas toujours être une ivresse, une fièvre.... C'est un sentiment réfléchi, c'est l'amour de l'ordre, c'est l'exécution de la loi, l'obéissance à tous ses devoirs. (*Le caporal secoue la tête; plusieurs soldats se parlent bas.*)

ROGER, *bas à Miller.*

Cette phrase ne plaît pas à tous.

MILLER, *bas à Roger.*

Nous observons bien ceux qui en sont mécontens. Vois-tu ce caporal? C'est une tête exaltée dont on peut tirer parti.

LE COLONEL.

Si l'on nous apporte quelques nouveaux décrets....

MILLER, *haut, fixant le colonel.*

Il y en a.... Et l'on dit même qu'ils sont très-importans.

---

(1) Ceci a été écrit en 1792.

LE COLONEL, *à part.*

Ah ! ah ! Cet homme est ici !...

ROGER, *s'approchant.*

Nous les ferons exécuter.

LE COLONEL, *avec fermeté.*

Je les ferai exécuter.... Je n'ai besoin de personne, si c'est moi qui ai l'honneur d'en être chargé, J'ignore, messieurs, quel motif vous fait parler.... Mais nous avons chacun nos droits. On donne aux chefs le pouvoir d'agir.... au peuple, celui de se plaindre et de les faire juger, s'ils sont coupables.

MILLER, *d'un air insolent.*

Et nous en userons.

LE COLONEL, *bas à Miller.*

Miller !... Ce ton arrogant vous convient moins qu'à un autre.

MILLER, *haut.*

Je suis citoyen.

LE COLONEL.

Vous l'avez été.... (*bas.*) Souvenez-vous de l'arrêt infâmant....

MILLER, *bas.*

Je m'en souviens et je vous le ferai voir.

LE COLONEL, *bas.*

Je ne vous crains pas. (*haut.*) Je rentre chez moi, pour y attendre les officiers du régiment qui débarque ; allez, mes amis, au-devant d'eux. (*à ses soldats.*) Mais que la

discipline n'en souffre pas ? Ce serait la première fois que j'aurais à me plaindre de vous. (*Il rentre : tout le monde s'en va.*)

MILLER.

Caporal, un mot. Avez-vous vu nos amis ?

LE CAPORAL.

Nous avons passé la nuit ensemble à boire et à jaser des affaires.... Corbleu ! Ils m'ont appris des choses.... Si c'était vrai.... Tenez, camarades, je sais me battre, moi ; mais je ne sais pas politiquer. Je crois ceux qui me parlent au nom de l'honneur.... Mais s'ils me trompaient, je ne leur pardonnerais jamais ; et l'on ne me verrait pas survivre à ma honte. Adieu.

SCÈNE III.

MILLER, ROGER.

MILLER.

Nous sommes seuls.

ROGER.

Il rentre bien satisfait. Jusqu'à présent, tout lui a réussi : ce jour va peut-être ajouter à son triomphe, à sa fierté.

MILLER, *regardant de tous côtés si on l'écoute.*

Ce jour est celui de sa perte.

ROGER

Tu te flattes envain ; il est adoré des soldats.

Inutilement, j'ai essayé d'en séduire quelques uns : l'argent n'a rien pu sur eux.

MILLER.

Il y a encore beaucoup trop de ces soldats-là.... Mais n'importe, il est des moyens de me rendre maître d'eux ; j'ai déjà réussi tant de fois !... Mon ami, on égare facilement une nation vive, impétueuse : il n'est pas de soupçons, même les plus invraisemblables, qu'on ne fasse adopter en certains momens à des têtes qu'on échauffe avec le vin et l'idée de la liberté. De bouche en bouche, le mal grossit, s'accroît, s'exagère, le tourbillon emporte, l'opinion est décidée. C'est un délire contagieux qui attaque à la fois le méchant et le bon : envain les gens de sang-froid veulent-ils alors se faire entendre, le coup est porté, on ne les écoute plus. Le peuple s'enivre lui-même de sa propre colère ; tout lui devient suspect, jusqu'aux efforts des lois et de la raison. Il méconnaît ses vrais amis, ne voit plus autour de lui que des tyrans, des traîtres ; il ne respire que dénonciations, haine, vengeance. Alors dirigé, entraîné par des gens adroits, on le porte aux plus hautes extrêmités : il s'en repent ; qu'importe ? La vengeance, l'ambition, sont satisfaites ; l'homme vertueux, qui embarrassait la marche, est immolé ; toutes les autorités sont confondues ; tous les excès sont excusés ; et c'est ainsi que, de victimes en victimes, d'insurrections en insurrections, on arrive au but, on détruit la subordination, on excite le désordre, et l'on sappe dans ses fondemens tout ce qui peut assurer la véritable

liberté, établir enfin un gouvernement durable qui bientôt affermirait le bonheur des français, et ferait oublier leurs erreurs.

ROGER.

Je te trouve sublime.... Jadis intriguant.... peu connu....

MILLER.

C'est la faute des circonstances. La révolution m'a mis à ma place. J'ai trouvé des gens qui ont senti ce que je valais, et qui m'ont adopté. On nous appelle des factieux, des méchans; soyons les plus forts, et tout pliera devant nous.

ROGER.

Mais aussi si l'on découvre un jour....

MILLER.

Les chefs seront sacrifiés, et nous échapperons à la faveur de l'obscurité.... Depuis deux ans bientôt, je sers ce parti : on m'a vu à Paris, dès le commencement de ces évènemens que la postérité aura peine à croire. De-là, j'ai parcouru les provinces, j'ai été chargé de travailler le peuple : par-tout, le succès a passé mes espérances. Maintenant me voici en Amérique; ma marche est tracée, mes projets sont immenses, et l'univers entier sera effrayé, s'ils réussissent.

ROGER.

Je crains....

MILLER.

Ils réussiront : ce pays sera bientôt dévasté par ceux même qui le cultivent. Ils l'ont arrosé

de sueurs ; ils l'abreuveront de sang, et n'en profiteront pas. J'admire, je l'avoue, le succès rapide de la séduction, cet empire que l'on peut prendre sur les ames simples et crédules.... Par exemple, les soldats français sont excellens, toujours prêts à marcher où l'amour et le danger les appellent, aimant leurs chefs, disposés à leur obéir.... Mais nous saurons y mettre obstacle. Nous semons à propos la défiance, nous excitons sourdement les mécontentemens, nous calomnions les intentions, les journaux incendiaires circulent, les lettres anonymes se répandent, nous empoisonnons autour d'eux jusqu'à l'air qu'ils respirent.

ROGER.

Et quel motif ? . . .

MILLER.

L'envie.

ROGER.

Quel but ?

MILLER.

Le désordre.

ROGER.

Quel avantage ?

MILLER.

L'anarchie.... et sans elle quel espoir aurait donc l'homme accablé de dettes, détestant le travail, fatigué de sa misère ? Que deviendraient l'ambitieux, le débauché, l'intriguant, tous ces êtres vivant de rapines, de dilapidations, familiers avec tous les vices, ne pouvant faire taire leur conscience qu'en devenant plus criminels

minels encore, et en s'ôtant jusqu'à la possibilité du pardon et la douceur du repentir. L'anarchie, te dis-je, et l'équilibre sera rétabli.

ROGER.

Et l'Europe ravagée.

MILLER.

L'un ou l'autre. Le ciel en décidera. Oui, l'Europe entière, remuée par l'effort de notre parti, se ressentira de la secousse terrible que la France va éprouver.

ROGER.

Mais enfin, tôt ou tard, vous serez écrasés par l'indignation générale; vous serez poursuivis, et votre nom même deviendra une injure.

MILLER.

Un siècle ne suffira pas pour nous anéantir. Jusques là, nous renaîtrons de nos cendres, on nous croira détruits, nous reparaîtrons sous d'autres noms, sous d'autres formes.... D'abord enfans soumis en apparence, soutiens de la loi qui nous gêne et que nous voulons détruire, nous marcherons pas à pas avec elle; mais bientôt, géants audacieux, colosses indomptables, nous renverserons tout ce qui s'opposera à notre passage, et nous dévorerons jusqu'à nos premiers fondateurs.

ROGER.

Mais enfin, fatigués de la lutte, tous les peuples, tous les partis, s'accordant pour vous écraser.... l'ordre.... cet ordre éternel, le premier code de la nature, ressortant du cahos et s'élevant

avec majesté, dissipera toutes les factions et rendra la paix au monde. Nous pouvons lire l'avenir dans l'histoire des siècles passés.... Les bons souffrent, mais ils finissent par l'emporter.

MILLER.

Je le sais. C'est ce qui fait triompher ceux qui croyent à la providence...

ROGER.

Et embarrasse beaucoup ceux qui n'y croyent pas.

MILLER.

Roger, point de faiblesse, sois digne du corps qui a bien voulu t'affilier à lui. Les scrupules perdent tôt ou tard; reprends ton énergie : ne regardons point derrière nous. Déjà tout nous réussit. Vois avec quelle adresse le plan d'aujourd'hui est concerté : on a persuadé à ceux qui ont débarqué, que le colonel Mauduit voyait leur arrivée avec peine, et qu'il saurait les en faire repentir.... Aux soldats de son régiment, on a dit....

ROGER.

Pour ceux-là, la simple calomnie n'a pu suffire.

MILLER.

Ils le connaissent trop bien; mais on a attaqué leur délicatesse, on leur a dit qu'ils étaient deshonorés, que la France était indignée de leur conduite modérée, que l'assemblée nationale les blâmait, que Mauduit les avait trompés en leur ordonnant de punir les mal intentionnés....

ROGER, *d'un air surpris.*

Ils ont pu croire ces discours!

MILLER.

Ils ne pouvaient s'y décider.... Mais alors on a fait paraître un faux décret. (*Roger fait un mouvement de surprise.*) C'est moi qui l'ai fait ; nos frères et amis m'ont aidé : ils ont répandu, prouvé, que ce décret venait de France... A cette vue, le respect des soldats pour l'assemblée l'a emporté, même sur le témoignage de leurs cœurs.

ROGER, *s'applaudissant.*

L'on s'est servi de leur obéissance, pour les rendre coupables !... Ah ! Miller !... Et si les officiers d'Artois viennent démentir....

MILLER.

Il ne sera plus tems. . . . Fiers, indignés, échauffés par le climat, les suggestions, tu vas voir les soldats de Mauduit arriver furieux : ne les laissons pas réfléchir ; portons les derniers coups. J'accuserai le colonel, ensuite je demanderai grace.... Pour un traître, leur dirai-je ? Ils sont français ; je suis sûr de ne pas l'obtenir. Les voici.... Sois digne de nous, ta fortune est faite ou ta perte certaine. Choisis.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DOMINGUE, SOLDATS, MATELOTS, PEUPLE.

(*On entend les tambours qui battent la générale : les soldats courent aux armes et se rassemblent.*)

MILLER, *à Roger.*

ENTENDS-TU les tambours ? Les voilà trompés, les voilà séduits.... (*haut.*) Mes amis, qu'avez-vous ?... Qui peut causer ?...

LE SECOND GRENADIER.

Nous sommes au désespoir.

MILLER.

Et quelle raison ?...

LE SECOND GRENADIER, *un peu pris de vin.*

Un décret qui, dit-on, nous déshonore ; le colonel nous a trompés...

DOMINGUE.

Impossible ! mensonge ! point décret !... Si maître a dit, non : maître, jamais mentir.

MILLER.

Tais-toi, ou crains d'être toi-même victime...

DOMINGUE.

Domingue craindre rien !... toi pas connaître moi... vivre pour bon maître ou mourir avec lui.

MILLER, *furieux.*

Chassez cet insolent noir.

DOMINGUE.

Blanc, blanc, voilà bien toi, mépris pour nous, mais toi devrais être noir... car bien sûr, maître à moi n'être pas de ta couleur. (*Il s'enfuit et entre dans la maison.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Domingue;* PLUSIEURS GRENADIERS; LE CAPORAL, *ivre, le col défait, un papier à la main.*

LE CAPORAL, *entrant, à Miller.*

Ami, vous qui venez de Paris, vous qui êtes de la Nation, ne nous trompez pas... Si l'on nous avait fait exécuter un ordre que la France verrait avec horreur?...

MILLER.

Votre chef alors serait bien punissable...

LE CAPORAL.

Et nous?...

MILLER.

Bien malheureux!...

LE SECOND GRENADIER.

On dit que l'assemblée envoie des troupes et des ordres pour nous punir.

MILLER.

Que je vous plains !... en effet, l'on parle d'un décret...

LE SECOND GRENADIER.

Le voici ! Lisez.

MILLER, *jetant les yeux sur le décret.*

O ciel ! jamais je n'oserai...

LE CAPORAL, *prenant sa pipe.*

Lisez, vous dis-je, et haut... que tout le monde sache... Écoutez, vous autres. (*Il fume sa pipe.*)

MILLER, *lisant.*

« L'assemblée nationale décrète qu'elle retire
» les éloges donnés au régiment du Port-au-
» Prince, qu'elle improuve leur conduite et
» les déclare infâmes. »

LE CAPORAL, *brisant sa pipe.*

Infâmes !... sarpédié !

LE SECOND GRENADIER.

Infâmes !... nous !...

MILLER, *jouant l'indignation, met le décret dans sa poche.*

Infâmes !... Dans ma fureur...

ROGER.

Cet indigne Mauduit !... Je ne puis le croire.

LE SECOND GRENADIER.

Nous l'aimions tant !

LE TROISIÈME GRENADIER.

On avait tant de confiance en lui.

LE SECOND GRENADIER.

Il a pu nous employer à une action....

LE CAPORAL.

Il est coupable.

LE MATELOT.

Il doit être puni.

MILLER, *adroitement.*

J'en ai vus... dont on s'est fait justice, et qui le méritaient moins.

LE CAPORAL.

C'est un traître !...

ROGER, *finement.*

C'est votre Colonel.

LE CAPORAL.

Il ne l'est plus. (*Le second grenadier et tous les soldats crient :*) Il ne l'est plus.

LE CAPORAL.

Il nous faut sa tête.

LE MATELOT.

Il mérite la mort.

TOUS.

La mort !... aux armes !... aux armes !... (*Le tambour fait un roulement pour battre la générale.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL MAUDUIT, (1) *sortant de chez lui ;* LE PREMIER GRENADIER, etc.

LE COLONEL, *étonné.*

SOLDATS, que faites-vous ?

LE CAPORAL, *d'un ton insolent.*

Et vous... que venez-vous faire ?

LE COLONEL, *fièrement.*

Mon devoir et vous rappeller le vôtre. (*On entend le roulement du tambour*) Sans mon ordre !... Silence !... Silence ! Respectez votre chef. (*Avec force.*) Respectez celui qui vous parle au nom de la loi. (*Le tambour s'arrête, la baguette en l'air.*)

MILLER, *bas à Roger.*

Il leur en impose encore !

LE COLONEL, *avec bonté.*

Braves Soldats !... D'où viennent ces mouvemens séditieux ?... Je ne vous reconnais plus... Que voulez-vous ? Que pouvez-vous demander ?...

LE CAPORAL.

Vengeance !

LE COLONEL.

De qui !

LE CAPORAL et TOUS, *ensemble.*

De vous ?

---

(1) Les lignes guillemetées sont les propres paroles du colonel Mauduit et de M. Germain.

LE CAPORAL.

Rendez compte de votre conduite.

LE COLONEL.

A mes supérieurs... Je suis tout prêt.

LE CAPORAL, *le prenant par le bras.*

Venez-y donc. (*Plusieurs soldats l'entourent tumultueusement et veulent le précéder.*)

LE COLONEL *les repousse fortement, en leur en imposant, par son attitude noble et fière. Il met la main sur son épée et leur barre le chemin.*

Vous m'y suivrez... Je marcherai toujours à votre tête : je connais mes droits et je mourrai à mon poste... Prenez vos rangs. (*Plusieurs d'abord semblent vouloir obéir, et sur-tout le premier grenadier, mais d'autres disent :* non.)

LE PREMIER GRENADIER *se fait place, suivi de trois ou quatre qui se rangent du côté du Colonel. Il lui dit bas :*

Mon Colonel !... Ce sont des insensés ; nous n'approuvons point leur conduite, nous voici plusieurs... Ordonnez.

LE COLONEL, *avec tendresse.*

« Ah ! que l'on serait heureux de ne com-
» mander qu'à des braves gens comme vous !... »

MILLER, *aux soldats.*

Il va encore vous tromper.

LE COLONEL.

Toujours cet homme !... Malheureux ! Quel avantage trouves-tu à fomenter le désordre.

MILLER.

Voyez, il m'insulte, parce que je prends votre parti.

LE CAPORAL, *insolemment.*

C'est un patriote ; il est sous notre protection.

LE COLONEL.

Et mes ordres ?...

LE SECOND GRENADIER.

Nous ne les connaissons plus.

LE COLONEL, *avec ame, au second grenadier.*

Et votre amitié ?.... (*Tous s'arrêtent un instant.*)

MILLER, *avec colère.*

Vous voilà vaincus !

LE COLONEL *le prenant au collet.*

Scélérat !... (*Aux soldats.*) Arrêtez-le.

MILLER.

A moi, citoyens !...

LE CAPORAL.

C'est vous qui avez abusé de notre obéissance, qui nous avez fait traiter d'in.... je ne puis pas répéter ce mot-là.....

LE COLONEL.

Je ne puis rien concevoir.... Soldats, retour-

nez au quartier, peut-être tantôt vous serez plus raisonnables.....

MILLER.

Il ne sait que répondre....

ROGER.

Il veut nous échapper.

LE CAPORAL.

Ne le laissez pas entrer chez lui.

LE PREMIER GRENADIER.

Laissez-le passer.

TOUS.

Non, non.

LE CAPORAL.

Il faut qu'il soit puni.

LE PREMIER GRENADIER.

Non.

LE MATELOT.

Puisqu'il refuse de se justifier, c'est qu'il se sent coupable.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. GERMAIN, *et les Officiers, l'épée à la main.*

M. GERMAIN.

PLACE, place au Colonel.

LES SOLDATS, *tirant le sabre et barrant le chemin.*

Non, non. (*Le tambour fait un roulement.*)

M. GERMAIN, *arrachant les baguettes du tambour.)*

Malheureux !

LE COLONEL, *bas.*

« Monsieur Germain, ne vous risquez pas ? » peut-être se calmeront-ils ? »

M. GERMAIN.

« Ah mon colonel !.... Ces gens n'entendent » plus rien... Je crains pour votre sûreté, pour » votre vie ; je pleure sur le sort qui vous attend. »

LE COLONEL, *froidement.*

« Les jours d'un chef ne sont pas à l'abri du » fer des assassins.... (*avec attendrissement*). » mais les larmes d'un honnête homme conso- » lent.... »

M. GERMAIN.

Nous mourrons en vous défendant.

LE COLONEL.

« Vivez plutôt pour rendre justice à ma » mémoire. » (*Il se retourne vers la foule.*) Essayons pourtant encore... Mes enfans !....

MILLER.

Envain tu veux éviter ton jugement, le peuple demande ta tête.

LE COLONEL, *avec indignation.*

Il a donc oublié que la justice avait proscrit la tienne.

MILLER.

Ne l'écoutez plus, amis, vengez-vous, vengez-moi...

LA FOULE.

Vive Miller! meure Mauduit!... (*On porte Miller en triomphe, on arrache les épaulettes à M. Mauduit que les officiers et quelques soldats veulent envain défendre : on les met à Miller.*)

LE CAPORAL, *à Miller.*

Sois notre chef.

DES FEMMES, *échevelées et furieuses.*

L'insurrection! l'insurrection!

UNE AUTRE.

Guerre aux riches.

D'AUTRES.

Le feu dans leurs magasins.

TOUTES.

Vive Miller! meure Mauduit!

DOMINGUE.

O femmes! vous aussi!... sexe bon, compatissant; comme colère changer vous!.... Laides, oh! laides... faire peur! plus être femmes... vous! être sexe démon.

LE COLONEL, *bas, aux officiers.*

« Retirez-vous. Ils n'en veulent qu'à moi. »

LE PREMIER GRENADIER, *le sabre à la main, ne pouvant percer la foule, à part.*

Si je pouvais l'approcher, le défendre!....

(*haut, au peuple.*) Eh bien ? vous n'osez pas avancer, laissez-moi faire, vous allez voir comme je.... (*On s'ouvre pour le laisser passer.*) Je le tiens...... (*Alors, il se retourne, couvre Mauduit de son corps, fait face à tous ceux qui l'entourent, les contient avec son sabre, et dit :*) Oui, je le tiens, mais c'est pour le défendre ; et le premier qui avance....

LE MATELOT.

Il nous trahit !...

LE COLONEL, *au grenadier.*

« Mon brave camarade, je t'en conjure, » éloigne-toi. »

LE PREMIER GRENADIER.

Mon colonel, laissez-moi remplir mon devoir, qu'il y en ait un du moins pour l'honneur du corps...

LE COLONEL.

« Je t'ordonne... de ne pas t'exposer. »

LE PREMIER GRENADIER.

Permettez qu'une seule fois je vous désobéisse.

LE COLONEL.

« Ils vont te percer. »

LE GRENADIER, *le couvrant tout entier.*

Je vous sauverai le coup. (*Après un combat assez vif, où le grenadier pare tous les coups qu'on porte à M. Mauduit, son*

sabre étant tombé, on porte un coup à Mauduit, le grenadier le reçoit et tombe mort.

LE COLONEL, *le recevant dans ses bras et l'embrassant.*

« Les cruels !... je les défie de me faire plus » de mal. » (*Les soldats viennent sur lui, il met l'épée à la main, se défend et reçoit plusieurs coups.*)

M. GERMAIN.

Échappez à leurs fureurs... Cette maison est ouverte, nous vous y défendrons jusqu'à la dernière goute de notre sang.

LE COLONEL.

Que leur ai-je fait ?

M. GERMAIN.

Venez.

DOMINGUE, *avec son mouchoir, arrêtant le sang.*

Oh ! maître blessé, maître s'affaiblir..... Moi l'emporter, moi sauver maître, vous défendre lui. (*Il veut porter Mauduit.*)

M. GERMAIN.

Si nous pouvons seulement le faire entrer dans la maison, il est sauvé... Hâtons-nous, bon ! (*On le porte avec peine.*) Nous voici...

MILLER, *à ceux qui sont dans la maison.*

Ne le recevez pas, obéissez au peuple. (*On ferme la porte.*)

M. GERMAIN.

Dieux !

DOMINGUE.

Eux fermer porte, barbares ! vous faire assassiner homme juste, bon !....... Ouvrez, ouvrez.

MILLER.

Non, non, il ne nous échappera pas. (*Ils le saisissent et l'entraînent ; le nègre s'attache au bras de son maître, et on l'entraîne avec lui.*)

DOMINGUE, *désespéré.*

Maître ! maître ! tous les coups qu'eux donnent, moi les sentir, et moi ne pouvoir mourir-là. (*Il baise la main de son maître ; la foule grossit, les officiers sont repoussés : le peuple furieux s'empare de M. Mauduit.*)

LE COLONEL.

« Adieu, mes amis, plaignez mes soldats » égarés, et sur-tout ne me vengez pas. » (*On l'entraîne avec fureur. Les instrumens jouent l'air* ça ira ; TOUS, *chantent, sautent, etc.*)

M. GERMAIN, *retenu par des soldats.*

On l'emmène ; il est perdu.

(*Musique militaire, air de la Carmagnole, etc. danse féroce : on boit, on pille, on met le feu.*)

La

LA FOULE, *entrant.*

Il est puni, il est puni!

LE CAPORAL.

Nous sommes vengés! mais tenez, voici les officiers d'Artois qui viennent.

LE SECOND GRENADIER.

Tant mieux, ils verront si c'est impunément qu'on déshonore les soldats français.

LE CAPORAL.

Ils nous approuveront... Camarades, venez...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *plusieurs* OFFICIERS *du régiment d'Artois.*

M. GERMAIN, *s'élançant vers les officiers qui arrivent.*

Ah messieurs! savez-vous l'évènement affreux....

UN OFFICIER D'ARTOIS.

Nous accourons... Est-il tems encore?.... Ah! votre douleur m'apprend... (*aux soldats.*) Malheureux! Qu'avez-vous fait? Vous avez immolé à votre rage un brave officier.

LE SECOND GRENADIER.

Un traître!

L'OFFICIER D'ARTOIS.

Le véritable traître, c'est celui qui a su vous abuser par un faux décret.

LE SECOND GRENADIER.

Un faux décret !... Vous verrez... Où est-il ce décret ?...

LE CAPORAL.

C'est Miller qui l'a.... Où est Miller ?...

M. GERMAIN.

Il fuit sans doute.

LE MATELOT.

Il faut le suivre.

LE SECOND GRENADIER.

L'amener.

LE CAPORAL.

Mort ou vif.

L'OFFICIER D'ARTOIS.

C'est un homme chassé de la France, proscrit par la loi, soudoyé par un parti puissant et méprisable : apprenez que nous venions dans cette île pour témoigner à l'infortunée victime de votre fureur, toute la satisfaction de l'assemblée.

LE CAPORAL, *avec un cri de douleur.*

Il est innocent !...

L'OFFICIER D'ARTOIS.

Oui, nous le jurons tous au nom de la patrie, au nom de l'honneur français !....

PLUSIEURS OFFICIERS D'ARTOIS.

Oui, nous le jurons. (*Silence. Les soldats jetent tous leurs armes et paroissent consternés.*)

LE SECOND GRENADIER, *jetant son sabre.*

Je ne suis plus digne de le porter.

LE CAPORAL.

Nous sommes déshonorés à jamais.

LE SECOND GRENADIER.

Assassiner notre colonel !...

LE CAPORAL.

Il n'y a point de pardon pour nous...

LE SECOND GRENADIER.

Il n'y a plus qu'à mourir.

LE CAPORAL.

J'y vais. (*Il monte pour s'elancer dans les flots, et il apperçoit Miller qui se cache de rochers en rochers et veut gagner le bord de la mer.*) Le voilà... voilà Miller ; (*Il crie :*) arrête, justifie toi... Il fuit !.... Le scélérat ! Tu n'échapperas pas... (*Il s'élance, le saisit ; Miller lui tire un coup de pistolet et le manque. Le Caporal le lui arrache, le saisit au corps, et le tenant serré, dit :*) tu m'as fait commettre un crime... Tu partageras la punition : oh ! nous périrons ensemble : (*Il l'entraîne dans la mer en sautant du rocher.*)

M. GERMAIN.

Ce militaire a été égaré : au fond, il était brave..... Il était estimé..... Quelle fin ! Voyez où conduisent les méfiances, les calomnies, l'insubordination.... Soldats, il est des erreurs qui peuvent coûter la gloire d'une

nation, et qui ne sont pas même expiées par d'amers repentirs...

TOUS.

Ah !

M. GERMAIN.

Songez que vos chefs ne peuvent être traîtres sans être punis par les lois... Et que vous ne pouvez être vainqueurs sans être soumis à vos chefs ; que nul n'a le droit de se faire justice ; et qu'un jugement trop prompt, que la passion seule a dicté, peut faire couler des larmes, qu'un siècle entier ne suffira pas pour tarir.... Mais que vois-je ? j'apperçois Domingue !

LE SECOND GRENADIER.

Ciel !.... ciel !.... oui.... dieux !.... Où nous cacher ?...

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, PLUSIEURS NOIRS *apportant le colonel. Son corps est couvert d'un manteau ; dessus on voit son habit déchiré en plusieurs morceaux ; son épée cassée, sa croix de Saint-Louis et ses épaulettes. Domingue, la tête baissée, les mains croisées sur son estomac, suit le corps ; tous les soldats, à cette vue, se prosternent d'un seul mouvement.*

DOMINGUE.

O MAÎTRE !... Si toi pouvais voir eux... toi être assez bon pour leur pardonner..... (*Il*

montre le brancard.) Le voilà !... Le voilà ! Si noir était cruel, ferait voir à vous avec quelle barbarie... dirait à vous : blancs! blancs!.. voilà votre ouvrage ! *(Tout le monde pleure, les officiers veulent le consoler.)* Versez des larmes !... être bien heureux ! Moi plus pouvoir pleurer !..... *(Il se jette sur le corps de son maître.)* O maître !..... maître bon !..... Toujours maître à Domingue. *(Il se relève, touche l'habit et l'épée, et prononce d'un ton lent et froid.)* Habit à toi, épée à toi.... bon Mauduit !..... *(Il se tourne vers les soldats.)* Et vous voir si bon Mauduit était digne d'avoir serviteur fidèle, et si noir mérite d'être ami de blanc. *(Il se tue sur le corps de son maître.)*

M. GERMAIN.

Domingue !..... pauvre Domingue, quelle fidélité !.... un esclave ! lorsque ses soldats..... Français, puisse ce spectacle déchirant vous servir de leçon et éloigner de vous les malheurs que j'ose prévoir, si les factions vous divisent, si les anarchistes l'emportent ; si vous ne vous hâtez de vous réunir autour de la loi, de la respecter, de faire triompher le gouvernement ; de n'avoir plus enfin qu'une seule opinion, un seul parti ; le bonheur de la France, la sûreté de tous, le règne enfin des mœurs et de la vertu.

(La toile tombe.)

FIN.

LIVRES NOUVEAUX,

Et Pièces de Théâtre qui se trouvent chez le même Libraire.

La Vérité à ceux qui gouvernent, ou *Manuel Moral de l'Homme public*, par *P. Blanchard.* — Prix, 1 fr. 50 centimes et 2 fr. franc de port.

Voyage et adventures de Frondeabus, fils d'Herschell, dans la cinquième partie du Monde : Ouvrage traduit de la langue Herschellique, par *L. M. Henriquez.* — Prix, 1 franc 50 cent. et 2 francs, franc de port.

Fanny Morna ou *l'Écossaise*, drame lyrique, en trois actes et en prose, paroles d'*Ed. Favières*, musique du citoyen *Persuis.* — Prix, 1 franc 20 centimes.

Elisca ou *l'Amour Maternel*, drame lyrique, en trois actes et en prose : Paroles d'*Ed. Favières*, musique de *Grétry.* — Prix, 1 franc 20 centimes.

Almanach des Rentiers, pour l'an 8, dédié aux affamés, pour leur servir de passe-tems. 1 vol. *in*-18, fig. — Prix : 75 cent.

L'Année Théâtrale ou *Almanach des Spectacles de Paris*, pour l'an 8, rédigé par un Observateur impartial. 1 vol. *in*-18. fig. — Prix : 75 centimes.

De la Révolution du dix-huit Fructidor, par Henri Lemaire; *avec cette Epigraphe :*

. . . . . Et audience à l'Accusé.

brochure *in*-8°. — Prix : 75 centimes.

De la Révolution du dix-huit Brumaire, présentée sous sa véritable forme, ou *la Vérité au Peuple français*, sur la ruine de la Constitution de l'an 3 ; par *Henri Lemaire, avec cette Epigraphe :*

In prosperis temporibus, de publico non deliberavi ; in difficillimis occupavi rostra ; in desperatis, nihil timui.

brochure *in*-8.° — Prix : 50 centimes.

Adolphe et Clara ou les Deux Prisonniers, comédie en un acte et en prose ; paroles de *B. J. Marsollier*, musique du citoyen *Daleyrac.* — Prix : 1 franc.

Philétas, roman pastoral, par *Pierre Blanchard*, orné de deux jolies gravures. — Prix : 1 franc 50 centimes.

Brick Bolding, ou *Qu'est-ce que la vie ?* Roman Anglo-Franc-Italien, par *Sewrin : avec cette Épigraphe :*

Il y a un Être invisible qui nous guide ; et je ne suis pas, plus que vous, le confident de ses secrets.... *Chap. VI. page 83. Tome II.*

trois vol. *in*-12, ornés de très-jolies gravures. — Prix, 4 francs 50 centimes.

ERRATA.

Dans l'Avant-propos, ligne 18, il y a deux fois le mot *aujourd'hui*: il faut supprimer le second.

Page 7, ligne 31. C'est de la raison, çà ; *il faut ôter le mot* çà.

Page 10, ligne 17. Le vaisseau nous apportera; *lisez:* le vaisseau nous apporte.

Page 14, ligne 24. On le porte aux plus hautes extrêmités; *lisez :* on le porte aux plus affreuses extrêmités.

Page 35, ligne 22. Oh ! nous périrons ensemble ; *lisez :* Oui, nous périrons ensemble.

